

Cependant, un enseignement amusant de ce modèle théorique concerne les bourgeois : la stratégie que les évolutionnistes qualifient de *bourgeoise* consiste à se comporter en faucon si l'on a découvert le premier la ressource et en colombe si l'on arrive en second. On défend son bien, mais on ne spolie pas autrui. Cette stratégie mixte est la meilleure possible. Voilà qui fait un lien étrange entre la sphère des relations internationales et le monde animal : les armes ont beau parler, à la fin ce sont toujours les bourgeois qui emportent le morceau ?

Pour le savoir, j'interroge **Éric Bapteste, chercheur en biologie évolutive, spécialiste de microbiologie et auteur de *Conflits intérieurs. Fable biologique* (Éd. Matétiologiques, 2015).** « Le modèle faucon-colombe insiste sur la stabilité des relations entre individus. Mais, la biologie est en train de se métamorphoser. On est en train de se rendre compte que le vivant fonctionne en réseau. Prenez les grands prédateurs : loup, ours, lion, requin. Ils ont besoin de manger beaucoup, donc ils sont dépendants de l'évolution de la faune autour d'eux, du climat. La grande révélation de ces dernières années est la découverte du microbiome, cette faune que nous portons en nous. Nous savons que le microbiome est indispensable à la vie : il participe à nos défenses immunitaires, à nos capacités de digestion et de cicatrisation, à notre humeur, à notre faculté d'apprentissage. Donc, le plus fort dans le monde animal est le mieux "coconstruit" grâce à l'interaction entre ses propres gènes et ceux de ses microbes. »

Portrait du microbe en cosmonaute

Et le mâle dominant alors, ce fameux mâle alpha qui règne dans les groupes de gorilles et accapare les femelles en âge d'être fécondées aussi bien que la nourriture, c'est un mythe machiste, une simple cocréation microbienne ? Éric Bapteste sourit : « En biologie évolutionniste classique, on distingue trois critères de la force assez différents : la flexibilité, ou capacité à introduire de la variation dans sa lignée pour faire face aux changements, la capacité à se reproduire et la longévité. Un arbre est très fort, parce qu'il dure longtemps. Un mâle dominant va l'emporter sur le plan de la reproduction, mais il a une vie plus stressante, et il finira assez tôt et plutôt mal. Donc, le principal avantage du mâle alpha est reproductif. Là encore, cela implique des relations avec les femelles. Le vivant est très, très collectif. »

Certes, mais la biologie n'est-elle pas aussi une science très, très idéologique ? Au XIX^e siècle, on pensait l'évolution des espèces en termes de dominants et de dominés, de sélection et de victoire des plus forts. Et voilà qu'en 2016, on ne parle plus que de réseaux et de coworking. Facebook ne déteint-il pas sur l'imaginaire de nos microbiologistes ? « La question serait plutôt : et si cette vision du vivant comme réseau était la plus juste ? Nous sommes en train de découvrir qu'il y a de l'interaction à tous les niveaux, entre les gènes, entre les protéines, entre les espèces. Du coup, il n'y a pas de sens à isoler une espèce ou un individu et à les désigner comme forts. » L'être humain est donc un maillon du réseau social qui sera liké par un certain nombre de virus et de microbes ? « Pourquoi pas... La vie humaine

dépend de tant d'interactions qu'elle en est fragile. Les microbes étaient sur Terre avant nous. Ils s'adaptent à des environnements et des milieux extrêmes, ce que nous ne savons pas faire. Ils seront là après nous... Une blague circule chez les microbiologistes. Les hommes sont allés sur la Lune, mais ils n'ont pas réussi à la coloniser. Cependant, les astronautes y ont peut-être déposé des spores de bactéries. Les microbes seront peut-être les grands gagnants de la conquête spatiale humaine. »

L'empire de l'immatériel

Mon enquête se termine dans le département de recherche en économie de l'École normale supérieure, en compagnie de Philippe Askenazy, qui vient de publier *Tous rentiers !* (Odile Jacob). Dans le monde économique, qui sont les forts ? « Depuis quelques décennies, ce sont les bénéficiaires de l'extension des droits de propriété qui ont pris de l'importance – les brevets de médicaments, la privatisation du vivant, mais aussi la propriété des bases de données, des datas. Regardez la liste des premières capitalisations d'entreprise : il y a Apple, Google, Facebook, mais aussi des laboratoires pharmaceutiques et biotechs comme Roche ou Johnson & Johnson. L'économie de l'immatériel occupe une place de plus en plus dominante. D'autant plus que les États-Unis ont pesé de tout leur poids pour que ces titres de propriété soient reconnus internationalement. »

Voici la même antienne qu'avec les autres experts... La force ne serait donc rien de concret ni de solide, elle reposerait sur la psychologie, les interactions, la connaissance... Ne sommes-nous pas victimes d'une illusion d'optique, la civilisation occidentale ne serait-elle pas une gigantesque bulle spéculative, ne finirions-nous pas par apprendre à nos dépens que la première des richesses, c'est la possession de terres arables ? « La valeur d'un bien peut augmenter ou diminuer très vite, une ou deux générations suffisent. L'histoire du sud-ouest de la France est instructive à cet égard. Cette région a longtemps été une vaste terre agricole, avec une bourgeoisie très ancrée. Du coup, le Sud-Ouest a raté le virage de la première révolution industrielle au début du XIX^e siècle. En quelques décennies, cette bourgeoisie s'est appauvrie, si bien que la décision d'implanter l'industrie aéronautique à Toulouse au lendemain de la Seconde Guerre mondiale tient du plan de sauvetage. L'industrie avait fait baisser la valeur des terres agricoles. Aujourd'hui, le Web et les géants de la Silicon Valley – parmi lesquels il faut compter aussi Amazon, Uber, Airbnb... – continue à faire baisser la valeur des usines. L'anxiété des politiques français est de passer à côté de cette économie de l'immatériel, mais leur réponse se limite à une fuite néolibérale. »

Je ressors du bureau de l'économiste avec le tournis. Finalement, je ne sais plus à quoi m'en tenir. Les loups mangent les agneaux, certes. Mais la fable de La Fontaine peut admettre cette autre morale : dans un monde sans agneaux, les loups sont condamnés à court terme. Ainsi, force et faiblesse n'existent qu'ensemble, et si la première terrasse la seconde, elle s'effondre sous son propre poids. Reste cette question, puisque les positions de force et de faiblesse sont relatives : de quel agneau avez-vous envie d'être le loup ?